



par
**Henry
CHAPIER**

« LE DIEU NOIR ET LE DIABLE BLOND »

de Glauber ROCHA

*Le souffle et la beauté
d'un opéra wagnérien*

Film brésilien inédit, présenté en version originale dans deux salles « LOGOS » et « STUDIO 43 », à partir d'aujourd'hui.

Si ce film superbe avait été présenté à Venise, nul doute que Glauber Rocha n'aurait pas attendu deux ans pour le voir enfin sortir sur les écrans parisiens.

Malheureusement pour l'auteur, « Le dieu noir et le diable blond » fut projeté à Cannes, en mai 64, et n'eut qu'un seul défenseur acharné au jury : René Clément. Quant aux critiques, un autre Brésilien eut leurs faveurs, à cause de la limpidité de son message : Pereira Dos Santos, avec « Vidas Secas ». De telles anomalies montrent bien qu'il n'y a pas toujours lieu d'être fier de la lucidité française : la foire aux films empêche ici — comme à Rio de Janeiro — une œuvre singulière, déroutante, de s'imposer du premier coup.

Devant un film aussi insolite que « Le Dieu noir et le diable blond », les définitions deviennent mesquines, impuissantes à restituer un spectacle qui tient à la fois d'un opéra wagnérien et du « nô » japonais. Glauber Rocha a réuni, dans une geste sanglante et secrète, tout ce que le « romancero » brésilien contient de héros, de saints et de légendes. L'action, contée par un troubadour aveugle à la manière d'une chanson de geste, est d'une poésie brûlante, baroque à l'excès, cruelle.

Elle traduit, dans un langage truffé de symboles, la lutte éternelle du Bien et du Mal, le combat des

prophètes du peuple pour la justice et le malheureux destin des saints et des héros, qui ne sont jamais à l'abri du péché et de la faille.

Film d'inspiration chrétienne, mais assez peu orthodoxe, mélange de thèmes du messianisme révolutionnaire et d'une foi primitive, celle des adorateurs d'icônes et des faux prophètes.

Pour une fois, un film de culture, qu'on sent profondément brésilien par les racines qui plongent dans cette terre du continent sud-américain, qu'on nous présente trop souvent au cinéma comme un pays de nouveaux riches côtoyant, dans l'indifférence, un peuple affamé et misérable.

La révolte constante de Glauber Rocha dépasse le mécontentement populaire, et son œuvre va beaucoup plus loin que la protestation sociale contenue par tant d'autres films brésiliens dits de gauche. La différence vient de l'écriture poétique de Glauber Rocha, de sa sensibilité extrême, de son goût du spectacle violent ; barbare, hiératique jusqu'à la pose (c'est à ce niveau qu'on relève l'influence de l'esthétique des « kabuki » japonais).

Je sais bien qu'il y a dans ce film une part d'irrationnel et de baroque qui écarte les explications directes et sommaires, Rocha a les défauts de ses qualités ; tenté par le baroque, il passe la mesure, cette chère mesure qui nous enferme tous si agréablement dans un cinéma petit-bourgeois sans lendemain...

Mais à quoi bon se gargariser de sa vocation de critique, si on n'a pas le courage d'un tel pari ? Indiquer un film aussi beau, aussi lyrique dans sa mesure comporte, bien sûr, plus de risques que de vanter les mérites de John Wayne...